

# Un certain regard De la marge se profile parfois l'horizon

Charles-Stéphane Roy

Number 221, September–October 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48470ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Roy, C.-S. (2002). Un certain regard : de la marge se profile parfois l'horizon. *Séquences*, (221), 28–29.

55<sup>e</sup> Festival de Cannes | UN CERTAIN REGARD

Blissfully Yours

## De la marge se profile parfois l'horizon

mée cette année avec le fluide **Double Vision** du Taïwanais Chen Kuo-Fu, un suspense produit par l'aile asiatique de Columbia Pictures. La présence de l'acteur David Morse trahit d'autant plus l'influence de la série B hypertechnologique yankee, juxtaposée ici à de macabres superstitions millénaires. Ce récit de meurtres et de rituels en apparence inoffensif révèle lentement une nature pamphlétaire autrement acerbe sur l'interventionnisme américain, la prolifération des sectes, le carriérisme et le fétichisme psychotrope à l'aide d'une mise en scène conventionnelle mais efficace. Dans un créneau tout aussi populaire, le drame de moeurs **El Bonaerense** de l'Argentin Pablo Trapero suit en filiation directe la vague néoréaliste sud-américaine des dernières années au même titre que **La libertad**, présenté dans la même section l'an dernier et sur lequel Trapero agit à titre de producteur. Sur un schéma classique d'affirmation personnelle, le film suit le destin de Zapa, un candide serrurier de village qui se retrouve du jour au lendemain à l'école constabulaire du Bonaerense, le service de police de Buenos Aires, le plus controversé d'Argentine. Candide mais pas fou, Zapa fraie non sans heurts à travers la corruption, l'injustice et l'abus de pouvoir. Son exutoire sexuel avec sa supérieure Mabel, sa rude ascension à travers les politiques internes douteuses et sa formation sur le terrain deviennent autant de morceaux d'une vie sans bravoure ni lâcheté captés avec un souci documentariste fort bien exécuté. À l'heure de la suprématie des auteurs sur les corpus nationaux, voici un film d'une autre époque aussi actuel qu'accessible qui vient s'inscrire en parfaite continuité avec les démarches de ses compatriotes Adrián Caetano, Lucrécia Martel ou Lisandro Alonzo.

La sélection officielle du Festival de Cannes s'enorgueillit de proposer une section qui ose et qui complète son impériale Compétition en prospectant des oeuvres issues de jeunes filmographies. Mais qu'en est-il dans les faits ? Ce regard oblique, ne le retrouve-t-on pas déjà dans les récoltes de la Quinzaine des Réalisateurs ou de la Semaine de la Critique ? Tandis que chacune de ces sections périphériques joue du coude et du mollet afin de dénicher LE talent brut, on devine aisément la préférence marquée des producteurs pour cette vitrine spécifique, porte d'entrée vers une éventuelle sélection en Compétition officielle. À titre d'exemple la présence cette année à Un Certain Regard de **Les Chants du pays de ma mère** (Avazhayé Sarzaminé Madariyam) de Bahman Ghobadi, Caméra d'Or 2000 avec son **Un temps pour l'ivresse des chevaux** réquisitionné... à la Quinzaine des Réalisateurs. En occupant ainsi le centre et la périphérie, les regards certains et certains regards, l'équipe de Thierry Frémaux s'assure une visibilité tout azimuts en prenant soin de ne s'aliéner ni l'industrie, ni la relève.

La section vise large et tient compte autant des nouvelles tendances et des mouvements prometteurs que des cinématographies en plein essor. C'est dans cet esprit que l'on a pu remarquer un essai formel chaotique (**Ten Minutes Older** de Victor Erice, Werner Herzog, Jim

Jarmush, Chen Kaige, Aki Kaurismäki, Spike Lee et Wim Wenders), un portrait faussement biographique (**Madame Satà** du Brésilien Karim Aïnouz) ainsi qu'un doublé mélodramatique (**Confession** [Ítiraf] et **Le Destin** [Yazgi] du Turc Zeki Demirkubuz). Par ailleurs, la percée du film de genre initiée entre autres l'an dernier avec le **Kairo** de Kurosawa Kiyoshi fut confir-



La sélection d'**Atanarjuat l'homme rapide** de Zacharias Kunuk l'an dernier à Un Certain Regard — et son impressionnant parcours par la suite — permit au monde entier de découvrir le cinéma inuit. Cette année, ce fut au tour de la Syrie de profiter de la plate-forme cannoise avec le tapageur et sordide **Sacrifices** (Sundûq Al-Dunyâ) d'Oussama Mohammad et ainsi attirer l'attention de l'industrie sur un pan méconnu de la production arabe. Baroque et théâtrale, cette démonstration de despotisme patriarcal est située dans une maison rurale à l'orée d'une magnifique campagne dans laquelle se réfugient momentanément les enfants d'un régime d'intimidation brutal. Chez Mohammad, l'art est opposition et son récit illustre avec de bien lourds sabots les véhémentes confrontations entre la nature sauvage des dauphins du père et la douloureuse soumission des coeurs purs au sein de cette horde déjantée. Le constat est simple : le pouvoir est la forme la plus aboutie de la violence, et la famille demeure la structure où peut s'échafauder le plus naturellement possible l'application de cette violence. La grande force de ce film éprouvant réside toutefois dans la poésie de ses contrastes : rude, organique, politique ou survolté, **Sacrifice** est tout cela et son contraire. Pas surprenant que le cinéaste ait subi les foudres de la censure syrienne... avec un traitement aussi radical, on prédit également de nombreux maux de tête pour l'AMIP, son vendeur international.

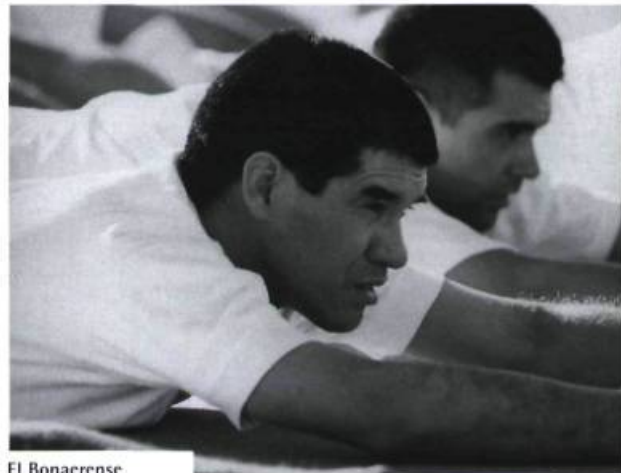
Le Tadjikistan, peu représenté dans le circuit festivalier, a eu lui aussi pignon sur la Croisette en 2002 avec le chaleureux **L'Ange de l'épaule droite** (Farishtay Kifti Rost) de Djamshed Usmonov.



L'Ange de l'épaule droite

Le Tadjik bénéficia de l'aide de plusieurs amis... italiens, français, néerlandais et suisses afin de mettre sur pied cette chronique sociale autour du retour d'un gredin de première classe dans son village natal. En mal d'ennemis, il négocie avec ses créanciers les frais d'agrandissement de la porte familiale afin que le cercueil de

sa mère mourante puisse y passer convenablement ! Le regard d'Usmanov, abaissé sur la triste banalité d'une situation courante, devient à son tour cet Ange de l'épaule droite, juge de la moralité d'un peuple laissé pour compte où la dernière instance sacrée reste le petit négoce à l'habitant. L'humour de la matriarche, qui organise ses propres funérailles, constitue un heureux contrepoint à l'apitoiement généralisé de ce film sobrement inspiré de légendes locales qu'un Satyajit Ray n'aurait pas détesté. Vivifiant.



El Bonaerense

Pour conclure, un sérieux avertissement : surveillez de près les films thaïlandais lors des prochains festivals locaux. Modernes, rafraichissants et un brin mélancoliques, ils ont le vent dans les voiles. Après l'éblouissant **Tears of the Black Tiger** de Wisit Sasanatieng l'an dernier et le tonique **Mon-rak Transistor** de Pan-ek Ratanauang présenté simultanément à la Quinzaine, voici qu'un plaisir inattendu surgit de la caméra de Apichatpong Weerasethakul, **Blissfully Yours** (Sud Senaeha). Sensoriel et naturaliste à souhait, le film est néanmoins issu d'une réalité beaucoup moins exotique, le sort des immigrants birmans illégaux. Il faut observer toute la tendresse émanant du traitement dévoué que Roong, une adolescente thaï, alloue à Min, son amant clandestin. Après une heure entière consacrée aux soins et préparatifs minutieux d'un pique-nique secret dans la jungle, le couple prend la clé des champs; avant, les faux semblants et après, la libre découverte de l'autre. Coïncidence : le générique initial apparaît à cet instant précis ! Ainsi débute une déconcertante démonstration de pudeur, tandis qu'au bord d'un ruisseau, le couple s'abandonne lentement l'un à l'autre. Ce dépouillement intime, d'une délicate justesse, illustre à merveille ce microcinéma (à l'instar de l'intimissime **camel(s)** du Sud-Coréen Park Ki-yong) où, alors qu'il ne se passe presque rien, la caméra se retourne vers le plus complet dénue-ment de l'âme : entre deux films *tendance* de la Compétition officielle, y a pas mieux. Comme quoi il fait bon passer de temps à autre à l'Est du Grand Théâtre Lumière.

Charles-Stéphane Roy